



Roger Baillet

CO

éditions

/ FANTAISIE
HISTORIQUE

Les confitures
de Nostradamus

Roger Baillet

*Les confitures
de Nostradamus*

Roman



Sommaire

Lyon, avril 1555	1
Chenonceau, mai 1555	14
Chambord, juin 1555	36
Épilogue : trompettes de la Renommée...	82

Lyon, avril 1555

— Trop de fautes, Maître Sébastien, trop de fautes!

— Trop de latin, Maître Michel, trop de latin!

Sébastien Gryphe posa ses deux coudes sur la table, soulevant ses fesses de son tabouret pour se pencher vers son interlocuteur et lui parler comme en confidence, tout en faisant un léger signe de tête vers un nabot qui faisait semblant de balayer dans un coin de la pièce. Comme ce dernier s'approchait d'un peu trop près, Michel de Nostredame caressa machinalement la bosse de ce mini Quasimodo, mais retira vivement sa main, impressionné par la méchanceté du regard et de la bouche difforme qui se tordait vers lui. *Mauvais présage*, pensait-il, *mauvais présage*.

Il était fâché du retard de plusieurs mois qu'avait pris la publication de son *Traité des fardements et des confitures* et était venu s'en plaindre, disposé à faire office de correcteur, s'il le fallait, pour hâter le travail. « Maudits Griffins », murmurait à son oreille l'imprimeur, faisant allusion aux grèves des ouvriers lyonnais qui avaient secoué sa profession quelques années auparavant, et dont l'écho se faisait encore sentir, l'obligeant à sous-traiter en secret avec des apprentis à demi analphabètes. Il se redressa, se pencha en arrière en tapant sur la table :

— Ventre saint Quenet, comme disait Maître Alcofribas, que Dieu ait son âme, parlons de boire!

— C'est bien chié chanté, s'exclama son compagnon pour se mettre au diapason. Beuvons!

Comme par miracle, le petit bossu avait fait glisser deux grands pichets devant eux que Maître Sébastien remplissait généreusement avec la dame-jeanne qu'il était allé chercher sous ses pieds.

Après une heure ou deux de « propos de bien yvres », Nostradamus remontait la rue Mercière, emmitouflé dans une grande cape de moine et le pas peu sûr. Il avait bien conscience que Sebastianus Gryphius avait cherché à l'embrouiller, mais si la moitié gauche de son cerveau grommelait en pensant aux mille erreurs typographiques de ces maudits Griffins, sa moitié droite souriait béatement en se remémorant les beuveries partagées avec François Rabelais, mort deux ans auparavant. Un froid brouillard remontait de la Saône, obscurcissant encore plus la nuit. « Mirelingue la brûmeuse », grommelait-il en trébuchant sur le pavé inégal, « comme ça, qu'il appelait cette ville, le bon François... Sacré François! », et il continuait à maugréer et à sourire, pressé de rentrer dans sa maison ensoleillée de Salon pour y faire un septième enfant à sa bonne épouse. À cette heure-ci, il n'y avait évidemment personne dans cette rue étroite, mais il entendit venir un martèlement de sabots et de roue ferrée. Quand le bruit se fit fracas, il se serra contre le mur en jurant comme un charretier. Il eut à peine le temps de voir une grande silhouette noire sauter de l'attelage et l'encapuchonner. Un coup violent sur l'arrière du crâne lui fit perdre connaissance.

Quand il revint à lui, il se trouva couché sur des planches rugueuses, la tête recouverte d'une capuche où il respirait mal. Ses mains étaient attachées dans son dos, ses chevilles aussi, mais plus lâchement, car il pouvait écarter ses jambes. Les soubresauts du plancher et les bruits qu'il percevait lui faisaient comprendre qu'il était dans le chariot qu'il avait

entendu venir, et que l'allure était particulièrement soutenue. Il n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis son enlèvement. Sa tête lui faisait mal, et son épaule aussi, sur laquelle il était appuyé et qui ressentait toutes les secousses du chariot. Il avait du mal à penser. Tout juste s'il arrivait à se dire qu'il cuvait son vin, avec la vague impression de se réveiller à plusieurs reprises, d'avoir de mauvais rêves, et de sombrer à nouveau.

Lorsqu'il eut enfin plus claire conscience de son état, il poussa des talons pour tenter de prendre une position assise. Il percevait toujours fortement les cahots, et maintenant le bruit des sabots. Sa tête un peu appuyée sur une barre latérale lui faisait moins mal. Il en déduisit qu'on avait dû l'assommer avec un objet souple. Le raisonnement revenait. Il tenta une écoute plus fine : ses ravisseurs parlaient-ils ? Rien... Il commençait à se demander ce qu'on lui voulait, qui lui en voulait, mais sa vessie parlait plus fort que son cerveau : une terrible envie d'uriner lui serrait le ventre, et son savoir médical ne lui était d'aucun secours. *Je vais quand même pas me pisser dessus*, pensait-il, et c'était sa seule obsession. Si encore on ne lui avait pas attaché les mains derrière le dos, il aurait pu se la sortir et arroser les planches : ses considérations philosophiques n'allaient pas plus loin.

Mais peut-être ses pensées avaient-elles suivi un cours heureux : le chariot s'arrêta brusquement, quatre mains tirèrent sur l'étoffe de sa cape jusqu'à le faire rouler par terre. On délia ses mains ; un coup de pied au cul peu agressif le mit à genoux. Un peu hébété, il enleva sa capuche. Il était dans une forêt, mal éclairée par une pâle lueur de l'aube. Devant lui, ses bourreaux, lui tournant le dos, faisaient ce que lui mourait d'envie de faire. Il se releva péniblement, tenta un déplacement que ses chevilles entravées rendaient maladroit. Ses mains qui tremblaient avaient du

mal à dégager ses braies. Quand le jet libérateur lui échappa, il entendit un rire grasseyant devant lui.

— Regarde-moi ça, il se pisse sur les pieds, dit l'homme au rire gras.

— Comme le roi, fit l'autre d'un ton méprisant.

Ils s'étaient retournés et le regardaient. Ils étaient masqués l'un et l'autre, mais Nostradamus n'eut guère le temps de les observer, car ils le projetèrent aussitôt d'où il venait, les mains libres et la tête découverte. La planche latérale de son cachot se referma d'un coup sec, et vogue la galère !

Les deux hommes avaient parlé dans une variante provençale de la langue d'oc, probablement persuadés de n'être compris que d'eux-mêmes. Mais il se trouve que Nostradamus était assez familiarisé avec ce parler des paysans de sa demeure salonnaise. Jeté comme un sac de marchandise, son tibia avait heurté la barre et la douleur était violente. Assis, il se massait la jambe, mais il était presque content : enfin soulagé, son cerveau s'était remis à penser. Il avait suffi de ces quelques mots entendus pour que sa mémoire lui fournisse un tourbillon de séquences qui le reportait quelques années en arrière. Et il était à peu près sûr de savoir entre quelles mains il était tombé.

La Provence était sa patrie de naissance, et c'est donc à l'Université d'Avignon qu'il avait commencé ses études. La peste l'en avait éloigné, et il s'était inscrit à la Faculté de Montpellier pour avoir le doctorat de médecine. C'est là qu'il avait eu pour compagnon d'études ce défroqué de François Rabelais, avec qui il avait partagé joyeuses beuveries et farces estudiantines. Mais avant de se stabiliser à Salon, il avait, lui aussi, comme tous les maîtres de la pensée et de la science de son temps, exercé son métier au gré des opportunités, soignant la peste à Toulouse, à Marseille,

puis il était remonté vers le Nord, avait fait l'inévitable voyage en Italie. Il appartenait à cette génération qui ne se contentait plus de réciter les textes anciens, et osait même les contester, en prônant l'expérience et la pratique, celle de la dissection, en particulier. C'était André Vésale, Ambroise Paré, Michel Servet, tous gens qui se rencontraient, au cours de voyages semblables, et qui avaient connaissance de leurs livres. Car tous étaient en contact avec le monde de l'imprimerie, ce moyen nouveau de diffuser abondamment leur savoir. Michel de Nostredame était parfaitement au courant des problèmes rencontrés par les éditeurs lyonnais, qui avaient conduit certains d'entre eux à transporter leurs ateliers à Vienne, pour échapper à une nouvelle juridiction trop contraignante. Il s'y était donc rendu lui-même, et c'est là qu'avait eu lieu une nouvelle rencontre avec Michel Servet, dont le souvenir lui revenait avec une limpidité frappante. Il se frappait d'ailleurs le front avec la paume de la main, comme si le coup sur l'occiput avait fait rebondir la nouvelle pensée sur le devant : *il se pisse sur les pieds comme le roi...* Bon sang, mais c'est bien sûr !

Quand il était arrivé à Vienne, deux ans auparavant, pour prendre date avec de nouveaux éditeurs, un jeune garçon était venu lui remettre un billet mystérieux qui l'invitait à se rendre chez Monsieur de Villeneuve. Renseignements pris, on lui en avait fait louange, comme d'un médecin aux vertus morales exemplaires et au savoir merveilleux. Un confrère, donc. Il ne pouvait manquer de se rendre à cette invitation. Grande avait été sa surprise en entrant chez ce confrère inconnu :

— Maître Servet !

— Chut ! avait fait l'autre en lui pressant le bras, ici on ne me connaît que sous le nom de Monsieur de Villeneuve.

— Mais que diable faites...

— Chut, au nom du ciel n'évoquez pas le diable.

Michel Servet, alias Monsieur de Villeneuve, allait à pas feutrés vérifier que le commis qui avait introduit le visiteur n'écoutait pas derrière la porte, revenait prendre par le bras son interlocuteur et lui parlait si bas qu'il en était à peine audible.

Michel de Nostredame, qui n'avait pas encore latinisé son nom à cette époque, l'avait à peine croisé dans ses parcours, mais il savait de lui qu'il s'était inscrit à la Faculté de Paris pour étudier la médecine, y avait suivi les cours de Fernel, s'était passionné pour l'anatomie avec son condisciple Vésale, jusqu'à occuper le poste de prosecteur, qui consistait à préparer les dissections, si chichement autorisées, si dangereusement espionnées par la vieille garde de la Sorbonne dont se moquait le bon François en faisant patte chattemite; qu'il avait l'admiration d'Ambroise Paré, bref, ces connaissances qui circulaient de la cour de France à celle d'Avignon, de Madrid à Venise, et de Bruges à Padoue. Et comme tout se murmure, il savait aussi qu'il avait mystérieusement disparu après avoir eu de sérieux ennuis avec l'Inquisition.

Il s'en était inquiété, parce qu'il savait leurs parcours assez semblables : fervents défenseurs d'une médecine douce, l'un et l'autre s'étaient très tôt intéressés à la botanique. Nostradamus connaissait le traité des sirops de Servet, qui avait eu un certain succès, et lui-même avait été sollicité plusieurs fois dans des villes où sévissait la peste qu'il disait guérir avec une décoction à base d'agrumes. De même, de leurs études d'astronomie, qui faisaient partie du cursus universitaire traditionnel, tous deux étaient passés à l'astrologie et s'étaient fait une certaine renommée dans leurs lectures de l'influence des astres sur les destinées humaines. Mais de la botanique à la connaissance des poisons, puis à

l'alchimie, il n'y avait qu'un pas, tout comme de l'astrologie aux prédictions magiques : ce pas qui vous faisait passer de la science à la sorcellerie pour l'Inquisition.

Nostradamus avait assisté horrifié à l'écartèlement du jeune page accusé d'avoir empoisonné le dauphin François. Il pensait, pourtant, comme bien de ses confrères de la cour, qu'avoir bu une eau glacée après des heures de sudation au jeu de paume avait enflammé la gorge du jeune prince et provoqué sa mort. Mais voilà, c'était son page qui lui avait apporté le breuvage fatal. La sentence n'était pas médicale, mais religieuse : empoisonnement par une âme diabolique. Même le roi François, pourtant peu enclin à la cruauté, y avait adhéré. Il aimait tant ce fils qui aurait été le deuxième roi de France à porter son nom.

— Maître Michel, continuait Servet, avec une voix plus claire, si j'ai sollicité votre présence, c'est que j'ai besoin de votre science pour un cas dont je ne viens pas à bout. Il s'agit d'une dame de Vienne — pour prononcer ces mots il baissa à nouveau la voix et toussa légèrement — dont les saignements me tourmentent.

— Les menstrues ?

— Pas seulement, le flux est presque continu.

— Avez-vous utilisé la pierre d'alun ? Ses fonctions hémostatiques sont bonnes.

— Je connais. Je lui en ai donné une, mais cela n'a pas fait grand effet.

— Avez-vous mis les doigts ?

— Voyons, Maître Michel !

Servet avait rejeté sa tête en arrière comme un cheval qui bronche, et rougi jusqu'aux oreilles.

— Je disais pour rire.

— Mais elle perd son âme avec ce sang !

Et il levait les mains au ciel, et ne riait pas.

Nostradamus avait alors compris à qui il avait à faire. Encore un agelaste. C'est exprès qu'il avait fait cette provocation, sachant que presque tous les médecins se contentaient de donner des conseils à une commère, seule une femme étant autorisée à quelque action manuelle sur une femme. Mais cette dernière exclamation l'avait incité à plus de prudence : rien de plus dangereux qu'un discours sur l'âme.

— J'ai connu deux cas de ce genre — il avait pris un ton plus docte —, que j'ai guéris de la façon suivante : nourriture régulière et abondante d'œufs, de poisson et de lupin. Et un mélange à parts égales de guano et d'urine de chauve-souris, pour une onction externe et de la matrice. À adoucir avec du benjoin. Je vous en garantis les résultats.

Servet se confondant en remerciements, il en avait alors profité pour poser à son tour la question qui lui tenait à cœur depuis leur rencontre. Quand il avait fait sa connaissance, il lui avait semblé assez proche de Fernel, le médecin du roi, et plutôt bien en cour ; mais il savait que sa disgrâce comportait une interdiction de prédiction. Et comme il retirait lui-même des revenus subséquents de publications de ce genre si suspectes aux yeux des inquisiteurs... Un homme averti en vaut deux... À sa grande surprise, Servet ne s'était pas fait prier, et s'était même lancé dans une diatribe surabondante contre ses « ennemis », sans avoir l'air de se rendre compte qu'il livrait peut-être un secret sinon d'État, du moins d'alcôve royale.

— *Galienisti coglioni!*

Rien que d'y penser, l'exclamation soudaine de Servet le faisait encore rire. « Vous vous rappelez », continuait ce dernier, « les souffrances de notre reine avant la belle abondance de sa progéniture... » Personne ne pouvait ignorer, en

effet, que le mariage du dauphin Henri et de Catherine de Médicis était resté stérile pendant dix ans, ce qui était devenu un problème d'État à la mort du jeune François, puisque le prince héritier n'engendrait pas de successeur. La faute ne pouvant en être attribuée au futur roi, évidemment, c'est vers son épouse que furent dirigés les plus grands noms du corps médical de l'Europe entière, puis tous les charlatans et faux mages vendeurs de potions magiques. Mais rien n'y faisait. À Paris, Fernel, le médecin du roi, ne jurait, comme toute la Sorbonne, que par les écrits des anciens, Galien, en tout premier. S'y opposer était une hérésie, et les hérétiques, comme on sait, risquent d'être brûlés. Malgré tout, la jeune garde des expérimentalistes ne baissait pas les bras : « Ce n'est rien de feuilleter les livres, de gazouiller, de caqueter en chaire de la chirurgie, si la main ne met en usage ce que la raison ordonne », écrivait Ambroise Paré. Et Servet lui emboîtait le pas, qui avait pu consulter les planches magnifiques du *De humani corporis fabrica* de Vésale. Vésale n'avait évidemment pas dessiné les organes du futur roi de France, mais ceux qui l'approchaient d'assez près, pour les fonctions du jour et de la nuit, avaient laissé fuiter quelques informations dont Servet avait tiré un diagnostic : hypospadias. L'ouverture de l'urètre était située non pas à l'extrémité du pénis, mais en dessous, et assez bas. De surcroît, son érection avait une courbe concave. Bien sûr, nul n'aurait osé dire que le roi bandait de travers. Servet avait réussi à convaincre Fernel de suggérer au futur Henri II d'avoir des ébats princiers *more ferarum*. La formulation latine rendait la chose plus savante, mais les nombreux Italiens de la cour, qui connaissaient les sonnets luxurieux de l'Arétin, préféraient dire *a pecorina*. Toujours est-il que la recette avait fait miracle, et d'être inséminée comme une brebis avait permis à Catherine d'accoucher chaque année d'un

nouvel héritier à partir de 1544. Mais Fernel n'avait pas du tout l'intention de partager une place prestigieuse et d'un bon rapport. Il fut assez adroit pour soulever contre Servet la cabale des partisans de Galien, largement majoritaires, pour faire accuser ses publications d'hérétiques. Ça sentait le bûcher, et Servet avait préféré disparaître et se refaire une nouvelle existence avec ce nouveau nom de Villeneuve.

Michel de Nostredame connaissait ça par cœur : c'est pour la même raison que son camarade de beuverie avait publié ses écrits interdits par la censure religieuse sous le nom d'Alcofribas Nasier. Tout le monde, bien sûr, y reconnaissait l'anagramme de François Rabelais. Mais celui-ci pouvait jouer l'innocence comme un pied de nez aux censeurs, parce que son rire était une moquerie permanente, et qu'il avait les rieurs de son côté. Et quand la menace avait viré à l'orage, il s'en était sorti par la pirouette de l'invention d'un mot nouveau pour désigner les fâcheux : les agelastes – ceux qui ne savent pas rire. Malheureusement pour lui, Michel Servet en faisait partie. Ce qui le plaçait au cœur des duels mortels que se livraient en Europe papistes et huguenots. Il en était mort, brûlé vif, et sans rire, la même année que François Rabelais, qui avait eu fin bien plus paisible.

Tout ça revenait à la mémoire de Nostradamus. Il avait le temps de se raconter ces histoires, au rythme des cahots du chariot qui semblait ne vouloir jamais arrêter sa course.

Donc, si ces deux-là, se disait-il, savent comment pisse le roi, c'est qu'ils font partie du cercle des intimes. À partir de là se posait la question de savoir évaluer le danger de son enlèvement. Ce ne pouvait pas être le fait de l'Inquisition : ces messieurs ne se seraient pas embarrassés d'une opération secrète, mais auraient au contraire fait savoir urbi et orbi qui était le sujet de leur courroux pour clamer haut et fort les faits d'accusation, afin de servir d'exemple. Mais

pourquoi le roi se serait-il occupé de sa petite personne ? Il n'avait jamais vécu près de la cour ni participé à la moindre intrigue de ce côté-là, pas plus qu'exprimé un blâme quelconque. Devait-il s'inquiéter du mystère, ces deux hommes masqués ? Il avait aussi des incertitudes sur la durée du voyage : combien de temps avait-il dormi ? Il avait souvenir, maintenant, des premiers mots de sa pensée, à son réveil : *spongia soporifera*. Un réflexe d'alchimiste. C'est l'odeur de sa cagoule qui lui avait fait reconnaître l'éponge soporifique que l'école de médecine de Palerme recommandait pour certaines opérations chirurgicales. Peu de praticiens en connaissaient l'usage. Fallait-il se rassurer d'un tel raffinement ou considérer qu'on accordait une importance particulière à cette opération ? En sa faveur, ou contre lui ?

La suite allait lui apporter quelques réponses qui étaient autant d'interrogations.

Il était enfermé dans une boîte étroite : il pouvait s'y allonger, mais s'il écartait les bras, il en touchait les bords, et en position assise, son crâne était à quelques centimètres de la bâche. Obscurité totale. Il entendait le bruit des sabots, mais rien d'autre : pas un mot des conducteurs. Il y avait eu deux temps d'arrêt assez courts, avec des bruits de piétinements et des mouvements du chariot qui prouvaient qu'on changeait les chevaux. Mais toujours le même silence. D'habitude les relais de poste étaient plus bruyants. Et l'allure restait soutenue. Tout ça était l'indice d'une organisation minutieuse. Service du roi ? Mais le mystère était peu rassurant. Il posa sa main sur son ventre qui gargouillait : il avait faim. Que lui disaient ces signaux du corps — sa vessie, son estomac — sur le temps écoulé : une nuit et un jour ? Il s'allongea sur le côté, la tête sur son coude, perçut encore le parfum de sa cagoule, cette odeur un peu fétide de la mandragore, avant de sombrer dans un demi-sommeil.

Du même auteur

Aux éditions L'Harmattan

Essais :

De Gaulle et Machiavel – 2014, collection « Questions contemporaines »

Le mythe de Don Juan, ou le miroir italien – 2016

Romans :

Dans la collection « Amarante » :

Michel-Ange, ou la sculpture de l'être – 2012

Vivaldi, ou l'évanescence de l'être – 2013

La petite comédie – 2013

Bianca de Médicis, Grande duchesse de Toscane – 2017

Les chants de l'aube – 2018



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Roger Baillet

Les confitures de Nostradamus

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : GJY

École de Fontainebleau – Dame à sa toilette – Inconnu

L'Alchimiste – David Teniers le Jeune

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr